

Lire la fiction : la dignité de l'impossible

Michel Côté

Numéro 87, automne 2000

Lire de la fiction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14692ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, M. (2000). Lire la fiction : la dignité de l'impossible. *Moebius*, (87), 41–43.

MICHEL CÔTÉ

Lire la fiction: la dignité de l'impossible

La fiction est cette rumeur de l'émotion devenue dignité de l'impossible. L'espace de vivre acquiert un nouveau lieu pour comprendre ce qui arrive. Les mots prennent le souffle d'une appropriation, le désir joue avec le réel, avec les frontières de l'éclatement. Le retentissement du vivant!

Le problème

Si la fiction peut faire problème, c'est qu'une habitude oblige à l'opposer au réel. L'un n'ayant pas le même statut que l'autre. Pourtant la réalité est beaucoup plus large que ce réel normatif. Et s'il est exact que le vivant est mouvement, que les mots sont des liens ouverts entre les choses, entre les désirs, que rien n'est toujours le même, que le chemin est vaste, il importe de savoir que nous ne sommes jamais arrivés à terme de cette tâche de la connaissance des mondes. Y compris le sien.

Un jeu

La fiction est ce jeu. Le fixe disparaît. Les frontières se dérobent. L'incertitude s'approprie le langage et le monde dans son corps. Des voiles s'ouvrent. La fiction crée, façonne, invente. L'artisan de parole repousse le sens des mots – la direction des possibles – afin de prémunir le réel contre tout affadissement. Cela concerne sinon tous les genres du moins le déploiement des images qui naissent puis meurent dans le geste de lecture qui nomme et recueille par les yeux, par les mains, le monde qui passe sans cesse. Chacun porte, à des degrés d'éveil différents, la trace, l'empreinte de ce jeu fatal, à la manière d'une clarté, d'une blessure parfois.

Un supplément de vie

Ce jeu fictif du créateur porte en lui-même la possibilité d'un supplément de vécu, la joie d'une histoire vivante qui éloigne considérablement du sens suggéré par l'habitude: le mensonge et l'illusion que l'on oppose, selon le sens devenu commun, à la vérité. La réalité n'était-elle pas plutôt comme l'eau, sans cesse en mouvement, une remise en jeu enveloppée de doute, de vide? La fiction alors accomplit son geste et partage l'espoir ascensionnel à l'étape sombre du tragique et du banal quotidien. Je le souhaite souvent telle cette main qui va droit et en spirale.

De l'inaccessible

L'eau qui passe rapproche davantage de l'inaccessible. Alors l'artifex (l'artiste, l'auteur) et le ficator (le créateur, l'artisan de parole) deviennent l'indispensable ruse pour suppléer à la limite du réel et du défini. La fiction passe de l'autre côté du miroir afin de franchir l'hésitation du désir. Une expérience de souffle à la limite de tout. Joie. Violence. Haine. Tendresse. Peur. Amour. Le présent intime de l'étrange arrive cette fois par consentement comme solution de rechange à ce réel qui s'impose souvent sans qu'on s'y attende.

L'espace incertain

Mais l'espace n'est point clos. Entre la fiction et le réel, la frontière mouvante d'une clarté lie le regard à l'interprétation des mondes. Le plaisir se prend cette fois pour rendre au réel sa compétence imaginaire. À chasser la fiction, la réalité perd sa nécessaire possibilité. Cet espace n'appartient plus au pouvoir de la raison mais à celui de l'éclair fragile, cassable puisque immédiat, insigne de l'altitude. Alors le poids de la tradition s'effrite, le langage fréquente l'illisible; devant l'exaltation de l'incertitude. Ce lieu a des frontières fragiles qui unissent pourtant la parole au regard. Dès lors, quittant le sens mémorisé, le désir d'être prend la direction intolérable d'un projet qui dépasse l'expression même de l'écriture. Cela arrive aussi en poésie. Ce pou-

voir d'incertitude se retrouve chaque fois que l'on bouleverse l'acquis et que l'on se préoccupe d'honorer la pulsion créatrice d'humanité.

Pour rattraper ce qui ne cesse de changer, de se transformer pour contrer l'illusion d'un seul, la fiction est la solution de rechange à l'appréhension du fragmentaire. Lire la fiction, c'est cueillir ce supplément d'être pour se mieux comprendre. Cela est aussi affaire d'autrui puisque le désir est nécessairement autre. Cela arrive pour délier l'étrange.

La fiction qui me fait

La fiction qui me fait est rupture, silence et grandeur du souffle. Son empreinte passe par la main, par l'œil que prolonge le geste qui se donne. Le plaisir d'être en mondes, tous sens en émoi. À nouveau le droit de saisissement. L'humanité choisie s'offre admirable. Son œuvre est la voie qui se trace, sa matière guide le jour intense de lumière. Avec l'exactitude de l'immense, le pouvoir de la chair transforme le lecteur en acteur intime d'une audace première.

L'écriture rude et souple rejoint cet essentiel à la fois vulnérable qui porte les mots tels des portiques cérémoniels en tension de résistance et d'abandon. L'espace initiatique ou la dignité de l'impossible.